

PER
A-522
EX. 2

INTERFACE

Où va le
l'usage des
jeunes au
Québec ?

La recherche
sur les pâtes
et papiers

La sécurité
routière et
l'enseignement
de la conduite

La collaboration
entreprises-
universités

La métamorphose
de l'IREQ

La profession de
chargé de cours

Le potentiel
scientifique
chinois



Face à face :

CÉLINE SAINT-PIERRE

Les effets sociaux des
nouvelles technologies

FACE À FACE :

CÉLINE SAINT-PIERRE

Les effets sociaux des nouvelles technologies

propos recueillis par Jean-Marc Gagnon

6



Céline Saint-Pierre est professeure au Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal. Elle fait partie d'un groupe de chercheurs qui analysent les effets sociaux des changements technologiques. Ces derniers viennent de recevoir une subvention du ministère de l'Enseignement supérieur, de la Science et de la Technologie, dans le cadre de son programme d'actions structurantes pour le soutien d'équipes de recherche liées au changement technologique.

Étant donné la place que prennent actuellement les nouvelles technologies, il apparaît essentiel d'en faire l'évaluation et d'en mesurer l'impact sur la société. C'est ce à quoi Céline Saint-Pierre se consacre depuis quelques années déjà. Ses travaux portent, en particulier, sur l'informatisation du travail dans le secteur tertiaire.

□ « À l'époque de la lutte contre le duplessisme, mon père était libéral. Il était vraiment très engagé dans la société où nous vivions et il m'a beaucoup influencée. Je l'ai toujours suivi dans ses campagnes électorales. J'allais chez les fermiers, chez les religieuses, dans tous les groupes sociaux. J'avais 14 ou 15 ans et je me disais: "Les problèmes personnels sont tellement nombreux et ils se répètent tant qu'ils deviennent un problème d'ensemble".

« À la fin de mon cours classique, je me demandais (on n'enseignait pas encore la sociologie à ce niveau) s'il n'existait pas quelque part une discipline qui se préoccupe des problèmes de l'ensemble de la société. Je voulais en même temps comprendre et faire en sorte que ma compréhension soit une manière de mieux intervenir dans la société.

« Le hasard a fait qu'un spécialiste de géographie humaine vienne nous donner une conférence. J'ai senti que je commençais à m'approcher de ce que je cherchais. Je suis allée le voir après sa conférence et il m'a suggéré d'étudier la sociologie. »

1960. Début de la Révolution tranquille. Céline Saint-Pierre a tout juste vingt ans. Elle entre à l'Université de Montréal où les divers départements de sciences sociales commencent à se dessiner, mais où la formation de base reste surtout interdisciplinaire (histoire, science politique...). « J'étais vraiment prise dans l'envol des années 60 où tout semblait possible, où tout pouvait se faire. Et puis, on les voyait, ces changements. On devenait forcément un peu idéaliste! »

« Autant j'étais attirée vers les problèmes globaux de la société, autant je n'ai jamais eu de perspective globale de ma carrière. Elle s'est toujours faite par petites étapes. Je n'étais jamais convaincue que j'étais capable d'aller plus loin. Ce sont les professeurs qui me stimulaient. Ils me disaient: "Vous pourriez faire cela. Allez-y! Présentez-vous!" Ce sont eux qui m'ont poussée à aller me perfectionner en Europe, en 1963.

Je voulais devenir cinéaste.

« Je suis partie avec l'idée de devenir non pas professeure, mais... cinéaste! Je voulais travailler avec Edgar Morin et Jean Rouch qui faisaient du cinéma vérité. Ça n'a pas marché. Jacques Dofny, mon professeur à l'Université de Montréal, était en sociologie du travail. Il m'avait dit: "Il faut aller chez Alain Touraine aussi... si vous avez le temps!" Ce fut déterminant. Je suis entrée "chez Touraine" et il est devenu mon directeur de thèse de doctorat sur le développement de la société québécoise saisi à travers l'évolution du mouvement ouvrier.

« J'y suis restée deux ans au terme desquels Guy Rocher m'a invitée à revenir enseigner à l'Université de Montréal. Jamais, je n'avais envisagé d'enseigner à l'Université. Je pensais que ça n'était pas pour moi... »

« J'avais 25 ans quand j'ai commencé à enseigner à des classes de 240 étudiants. C'étaient les années fastes de la sociologie au Québec! »

« Mais je n'avais pas terminé ma thèse de doctorat. En 1968, j'ai demandé et obtenu un congé d'un an pour retourner à Paris et aussi pour me demander si, vraiment, je voulais devenir professeure d'université! »

Mais vous l'étiez déjà!

« J'hésitais beaucoup. Je voyais bien que mes idées sur le cinéma, mes orientations et mes idées personnelles n'allaient pas se réaliser parce que je n'avais pas les bonnes entrées, que je ne connaissais personne, que je ne savais pas trop comment m'y prendre et que... ça marchait très bien dans l'enseignement!

«Je n'étais cependant pas sûre de vouloir revenir à l'Université de Montréal où je me sentais isolée. Mon besoin d'intervention et de compréhension de la société était tel que je me disais : "Juste dans mes livres, tiendrais-je le coup ?"»

«Et puis est venue l'offre de l'Université du Québec à Montréal. D'abord le recteur, Léo Dorais, avec qui j'avais travaillé à l'éducation des adultes à l'Université de Montréal, a un peu insisté en disant : "Écoute, l'UQAM va être orientée vers l'éducation des adultes, les cours du soir, le recyclage". Ensuite, des amis du Collège Sainte-Marie (intégré à l'UQAM) ont accentué mon enthousiasme : "Viens-t'en avec nous. On va ouvrir le département de sociologie. Tout est à faire. Le programme est à monter, etc." J'ai remis ma démission à l'Université de Montréal, je suis entrée ici et je ne l'ai pas regretté! Après quinze ans, je me sens toujours aussi enthousiaste, même si l'UQAM n'a pas encore pu réaliser vraiment ses objectifs à 100 p. cent.»

Le fait que Céline Saint-Pierre ait beaucoup étudié la société québécoise en général et le domaine du travail en particulier (où elle s'est montrée intéressée au problème des femmes), cache un peu son activité internationale, de 1975 à 1979, à titre de secrétaire exécutive de l'Association internationale de sociologie. D'ailleurs, elle y assume encore la direction d'une collection auprès d'un éditeur britannique. Au cours de cette expérience, elle affirme avoir «vidé l'Europe». Il ne faut pas l'écouter longtemps décrire et comparer les recherches des uns et des autres, dans tel et tel pays, pour en être tout à fait convaincu! Celle qui déclare qu'«à un moment donné, pour comprendre le Québec, il faut aller voir ce qui se passe ailleurs et être capable d'ouvrir le questionnement de la recherche» travaille depuis 1980 avec un collègue de l'Université de Milan, sur les nouvelles technologies et leur impact sur le travail avec tout ce qui s'ensuit comme répercussions sur la qualification, la mobilité, les systèmes de décision, etc.

60 p. cent des travailleurs
sont des «cols blancs».

«Il faut vraiment mieux comprendre ce qui se passe dans ces couches sociales intermédiaires appelées cols blancs, au sujet desquelles aucune sociologie systématique n'a été élaborée. Jusqu'à présent, la sociologie des classes sociales a très bien fait connaître la bourgeoisie et la classe ouvrière.



Cependant, les couches intermédiaires, qui se sont développées depuis les années 60, forment maintenant plus de 60 p. cent de la main-d'œuvre salariée! Pourtant, sans doute parce qu'on ne sait pas trop comment les situer, aucune sociologie importante ne s'est organisée autour de ce thème.

«Pour moi, cela constitue une vieille question de recherche puisque, depuis les années 70, si j'ai travaillé un peu sur les classes sociales, j'ai toujours axé mes réflexions sur le secteur tertiaire qui est en grande partie formé de femmes. Les femmes au travail ont surtout fait l'objet de mes recherches récentes. Il ne faut pas réfléchir longtemps pour constater que de très nombreuses couches sociales, allant des jeunes aux personnes âgées en passant par les femmes au foyer ou en agriculture, ne sont pas analysées dans le cadre des rapports sociaux. On ne peut pas se contenter d'une sociologie des classes sociales qui ne regarde la société qu'à travers la bourgeoisie et la classe ouvrière! C'est pour cela que j'en suis arrivée à l'étude de la bureautique, mais dans le cadre d'un questionnement plus large que le simple impact des nouvelles technologies: comprendre ce qui se passe dans les rapports au travail, les modes de vie et de pensée, les conditions de travail, les orientations politiques et idéologiques de ce corps social très important.»

Conseil des universités

Travaux en cours

Étude sectorielle en sciences de l'éducation
Étude sectorielle en sciences sociales
Étude sur la pédagogie universitaire
Étude sur la coordination du réseau universitaire

8

Publications récentes

Rapport du Comité sur la formation en biotechnologie
Le secteur du génie et de la technologie en génie:
Bilan factuel (incluant foresterie et géodésie)
Rapport final sur La formation et la recherche
dans le secteur de l'ingénierie (génie et foresterie-géodésie)
Rapport sur la formation courte dans l'enseignement universitaire
Rapport annuel 1984-1985

Ces publications sont disponibles sur demande au:

Conseil des universités
Secrétariat
2700, boulevard Laurier
Tour Frontenac, 8e étage
Sainte-Foy, Qc
G1V 2L8

Pour tout renseignement:
(418) 643-1955

Cette étude risque de faire un grand bond en avant au cours des prochaines années puisque Céline Saint-Pierre a vu, le 9 septembre dernier, le projet d'action structurante qu'elle avait présenté conjointement avec ses collègues Charles Halary et Bernard Schiele de l'Université du Québec à Montréal, et Hélène Denis, de l'École polytechnique de Montréal, retenu par le ministère de l'Enseignement supérieur, de la Science et de la Technologie dans le cadre de son programme de soutien d'équipes de recherche concernées par l'étude du virage technologique.

Évaluer l'impact des nouvelles technologies est essentiel.

«Étant donné la place que prennent actuellement les nouvelles technologies, il m'apparaît essentiel d'en faire l'évaluation et de regarder quel en est l'impact sur la société. Les sociologues doivent absolument se préoccuper de cette question.

«C'est ce qui m'a amenée à suivre ce dossier de très près. Pour être capable de voir si le phénomène constituait un tournant majeur de la société, quelque chose de passager ou une solution pour régler les problèmes de la crise économique. Est-ce que cela change fondamentalement la vie des gens au travail ? S'agit-il simplement de nouveaux gadgets qui arrivent sur le marché de consommation et au sujet desquels on fait tout un discours pour ouvrir le marché ?

«L'implantation de l'informatisation est plus lente que prévu de sorte que je me suis trouvée trop tôt sur le terrain. Cela m'a permis de constater, entre autres, l'absence de plans et de projets de développement clairs, de sorte que les entreprises y vont souvent service par service, fonction par fonction. Elles utilisent les machines sans trop savoir à quoi elles servent. 1986-1987 sera le bon moment pour aller sur le terrain. Dans deux ou trois ans, le tableau sera sans doute très différent. Aussi, il faut être très prudent en matière d'évaluation et, surtout, ne pas globaliser trop vite : la situation varie grandement d'un secteur à l'autre et il ne faut pas penser qu'une tendance qui semble dominante maintenant ne sera aucunement modifiée au cours des dix prochaines années !»

La révolution industrielle s'est déroulée de façon plus ou moins chaotique s'étalant sur près de 150 ans. Tout porte à croire que la révolution télématique sera complétée avant la fin du siècle. N'est-ce pas un rêve extraordinaire, pour une sociologue, de pouvoir analyser un tel phénomène pratiquement dès son apparition ?

**Ce sont des femmes
qui occupent les postes menacés.**

«Oui, c'est assez extraordinaire parce que nous allons être capables de suivre sur le terrain une transformation de société assez importante. Je me dis que ça va être mon terrain sûrement pour une dizaine d'années. Il y a tellement d'aspects que je veux analyser! L'étude des effets de l'informatisation dans les compagnies d'assurances, les banques et les grands bureaux va, entre autres, me permettre d'aller examiner ce groupe très important de la société que sont les femmes, le groupe-cible qui fait partie à la fois de mes préoccupations personnelles et sociologiques. Il s'agit là du terrain idéal pour comprendre ce qui se passe, voir la réaction des femmes et produire des analyses leur permettant de voir en elles-mêmes la situation et comment elles pourraient réagir pour garder leur place. Car ce sont des femmes qui, pour la plupart, occupent les postes de travail menacés. Mais, en même temps, l'informatisation pourrait s'avérer très positive, sous certaines conditions.»

N'est-il pas prouvé qu'en général, l'informatisation ne fait que transformer des emplois ?

«D'une manière telle que les détenteurs des postes qui disparaissent n'ont pas les capacités professionnelles ou les connaissances suffisantes pour qu'on puisse les déplacer vers les nouveaux postes de travail. Auparavant, l'informatisation engendrait peu de déplacements verticaux. Actuellement, les besoins nouveaux exigent des contenus professionnels assez élevés et comportant des connaissances précises qu'il faut maîtriser pour être capable de faire le travail.»

Pourtant, ces machines ne sont que des outils...

«Il faut avoir été sur le terrain pour constater que les gens demeurent très soumis aux exigences et aux contraintes de la machine. Pourtant, ce ne sont pas ces outils micro-électroniques qui sont déterminants, ce sont les principes mêmes de l'organisation et du contenu du travail que les nouvelles technologies permettent de remettre en question. Les entrevues que j'ai faites jusqu'à présent montrent que tout dépend du travail que l'on fait avec ces machines. Vous savez, un journaliste ou un professeur qui travaille chez lui sur son micro-ordinateur, c'est très bien, très sympathique et la qualité de son travail peut s'en trouver améliorée. Par contre, la situation est fort différente dans les grands bureaux où les filles sont devant leur écran cathodique huit heures par jour et sont minutées pour exécuter leurs tâches...»

**Les changements technologiques
ont doublé la capacité intellectuelle...
des machines!**

Pour comprendre le véritable enjeu de la bureautique, rien de mieux que de recourir à ce que Céline Saint-Pierre écrivait elle-même dans l'introduction du numéro d'octobre 1985 des *Cahiers de recherche sociologique*, consacré à l'informatisation et à la bureautique : «Si les changements technologiques récents ont permis aux machines informatisées de doubler leur capacité intellectuelle, il n'est pas sûr mais plutôt certain que cela n'a pas été le cas de la grande majorité des individus qui les manipulent. Parmi les défis à relever, il en est un qu'il ne faudra pas oublier. Il ne s'agira pas seulement de maintenir le volume de l'emploi ou encore d'augmenter les places disponibles sur le marché du travail, mais il faudra faire en sorte que les emplois créés ou redéfinis, suite à l'introduction de nouvelles technologies, aient un contenu intéressant et valorisant qui permette aux individus de mettre en œuvre leurs capacités intellectuelles et manuelles. Si cet objectif ne figure pas au tableau des priorités, on peut s'attendre à ce que le secteur tertiaire connaisse une crise du travail semblable à celle qui s'est produite à la fin des années 60 dans plusieurs secteurs de la production industrielle. Le modèle taylorien, pour ne citer que cela, ne pourra plus tenir les gens au travail pendant quarante ans de leur vie comme ce fut le cas au cours de ce siècle.»¹

Conseil des universités

Travaux en cours

10

PROGRAMME DE MAÎTRISE EN MICROBIOLOGIE APPLIQUÉE

Objectif:

Fournir à l'étudiant une formation étendue et pluridisciplinaire dans le domaine de la microbiologie appliquée, la microbiologie industrielle étant la clé de voûte du programme. L'étudiant apprend à utiliser les microbes pour eux-mêmes, pour leurs produits et pour leur capacité à transformer et à dégrader diverses substances dans le but d'en tirer des composés utiles ou d'assainir l'environnement. Les connaissances acquises durant le programme et l'encadrement par des chercheurs expérimentés prépareront l'étudiant à entreprendre des études qui mènent au doctorat ou à une carrière immédiate.

Conditions d'admission:

Le candidat doit détenir un baccalauréat ou l'équivalent en microbiologie, en biologie, en biochimie, en chimie, en génie chimique, en agriculture, en médecine, en médecine vétérinaire ou dans un domaine connexe, obtenu avec une moyenne cumulative d'au moins 3.0 ou l'équivalent.

ou

Posséder les connaissances requises, une formation appropriée et une expérience jugée pertinente.

Le candidat qui ne possède pas toutes les connaissances requises pour la poursuite du programme peut se voir imposer des cours d'appoint ou l'obligation de réussir un programme propédeutique.

De plus, le candidat doit avoir obtenu l'accord d'un directeur de recherche reconnu par le comité de programme; il devra aussi avoir accepté par écrit le profil académique soumis par le comité de programme après consultation avec son directeur de recherche.

Demandes d'admission:

Les demandes d'admission pour la session d'automne 1986 doivent parvenir avant le 1er mai 1986 au:

Registraire, Institut Armand-Frappier

531, boulevard des Prairies, Case postale 100
Laval-des-Rapides, Québec H7N 4Z3
Téléphone: (514) 687-5010



Université du Québec
Institut Armand-Frappier

Le contenu et l'intérêt du travail apparaissent donc primordiaux. La formation aussi. Que faire d'autre pour mieux se préparer à affronter le marché du travail ?

« Il faut une formation générale très solide pour s'adapter très vite aux exigences du marché et, même, être capable de passer d'une profession à une autre: la philosophie, le français, une bonne culture scientifique et technique... Auparavant, le cheminement normal de la formation aboutissait à un emploi pour la vie. Même, on avait le choix des emplois! À présent, les jeunes sont loin d'avoir le choix et les exigences d'accès sont beaucoup plus élevées. La situation est très difficile pour les jeunes qui arrivent pleins d'espoir, d'ambition et de qualifications dans un marché du travail très pauvre qui ne fait pas vraiment appel à eux et leur présente un cheminement souvent interrompu par des changements ou des pertes d'emploi. Je pense qu'il faudra être très fort et solide personnellement pour passer à travers la conjoncture des dix prochaines années. »

Vous demandez aux jeunes d'être philosophes...

« Et sociologues! Parce qu'il faut vraiment qu'ils analysent la société dans laquelle ils vivent et comprennent ce qui est en train de se passer. Sinon, ils vont se culpabiliser et tout interpréter en terme d'incapacité individuelle. Ils vont ainsi comprendre qu'il s'agit d'une période, d'un moment de la vie de cette société qui est en train de se retourner, un moment où les enjeux finiront par se clarifier. »

Car Céline Saint-Pierre, la chercheuse pleine de vigueur qui veut absolument éviter les pièges du dogmatisme ou des idées reçues, est d'abord et avant tout une enseignante à l'enthousiasme communicatif qui donne aux étudiants le goût de la sociologie. Elle ne se vante pas, ce n'est pas son genre, mais ne se montre pas moins fière du fait que l'année dernière sept de ses neuf étudiants à la maîtrise ont trouvé un emploi comme sociologues. Sa recette? Imagination, initiative et ténacité. □

RÉFÉRENCE

1. SAINT-PIERRE, C., Enjeux et défis du virage technologique en milieu de travail, *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 3, n° 2, octobre 1985, Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal, p. 21.